

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Paraissant du 10 au 15 de chaque mois

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Le *Polybiblion* paraît chaque mois en deux parties distinctes, qui peuvent être l'objet d'abonnements séparés.

La première (*partie littéraire*) se publie par fascicules de six feuilles d'impression, et forme, à elle seule, deux volumes semestriels de près de sept cents pages. Elle comprend : 1^o des *Articles d'ensemble*, sur les différentes branches de la science et de la littérature ; 2^o des *Comptes rendus* des principaux ouvrages publiés en France et à l'étranger ; 3^o un *Bulletin* faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; 4^o des *Variétés* littéraires, historiques, bibliographiques ; 5^o une *Chronique* résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; 6^o une *Correspondance* offrant des renseignements bibliographiques circonstanciés sur tel ou tel sujet ; 7^o des *Questions et Réponses* sur des points d'histoire, de littérature, de bibliographie, etc.

La seconde (*partie technique*) contient : 1^o une *Bibliographie méthodique* des ouvrages publiés en France et à l'étranger, avec indication de prix ; 2^o les *Sommaires* des principales revues françaises et étrangères ; 3^o les *Sommaires* des mémoires publiés par les sociétés savantes ; 4^o les *Sommaires* des articles littéraires des grands journaux de Paris. La partie technique forme, par mois, une livraison de deux à trois feuilles d'impression, et, au bout de l'année, un volume de quatre cent cinquante à cinq cents pages.

Enfin, le *Polybiblion* contient un *Bulletin d'annonces* de librairie, auquel est joint, sous le titre de *Demandes et offres*, un catalogue de livres d'occasion, utile aux amateurs qui veulent se débarrasser d'ouvrages en double, ou dont ils n'ont plus besoin.

PRIX D'ABONNEMENT : Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire,	France....	15 fr.;	pour les sociétaires....	12 fr.
Partie technique,	—	10 fr.;	—	8 fr.
Les 2 parties réunies,	—	20 fr.;	—	17 fr.

Une livraison séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; technique, 1 fr. ; les deux parties, 2 fr. 50.

Pour les autres pays, le port n sus.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier de chaque année et sont payables d'avance en un mandat sur la poste.

COLLECTIONS. — Les années 1868 à 1888 forment une collection de 54 volumes grand in-8. Prix : 440 fr. ; pour les sociétaires, 374 fr.

Un numéro spécimen de l'une ou l'autre partie sera adressé, FRANCO, à ceux de nos confrères qui en feront la demande.

ON S'ABONNE :

Paris. — Bureaux du *Polybiblion*, 2 et 5, rue Saint-Simon (Boulevard Saint-Germain).

Allemagne. — Fribourg en Brisgau : M. B. HERDER.

Angleterre. — Londres : MM. BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

Autriche. — Vienne : MM. GEROLD et C^{ie}, Stefanplatz.

Belgique. — Hollande. — Grand-Duché de Luxembourg. — Bruxelles : M. Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

Espagne. — Madrid : M. FERNANDEZ DE CASTRO (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

Portugal. — Lisbonne : M. Manoel Jose FERREIRA, 132, Rua Aurca, 134.

Italie. — Rome : M. le Chevalier MELANDRI, Directeur-Admin de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

Canada. — Montréal (P. Q.) : MM. CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame.

Ces Correspondants se chargent, dans leurs régions respectives, du recouvrement de la Cotisation annuelle des membres de la Société bibliographique.

Danemark. — Copenhague.

Norvège. — Christiania.

Suède. — Stockholm.

Russie. — Saint-Petersbourg, Varsovie.

Roumanie. — Bucharest.

Hongrie. — Budapest.

BUREAUX DE POSTE

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imp. breveté, Rennes.

LE ROLE DE LÉON XIII

ET

LA MISSION DE LA PAPAUTÉ

DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

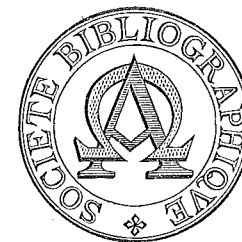
Discours prononcé au Congrès bibliographique international

DANS SA SÉANCE SOLENNELLE DU 5 AVRIL 1888

PAR

GODEFROID KURTH

Professeur à l'Université de Liège.



PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

2 ET 5, RUE SAINT-SIMON, 2 ET 5

1888

LE ROLE DE LÉON XIII

ET LA

MISSION DE LA PAPAUTÉ DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Discours prononcé au Congrès bibliographique international

DANS SA SÉANCE SOLENNELLE DU 5 AVRIL 1888

PAR

GODEFROID KURTH (1)

Professeur à l'Université de Liège.



MESDAMES ET MESSIEURS,

Dans le grand poème catholique du moyen âge, Dante, au début de ses pérégrinations, arrive dans une région élevée et lumineuse où il rencontre les grands esprits et les hommes illustres de l'antiquité ; puis, levant un peu plus les yeux, il voit, dit-il, le maître de ceux qui savent, assis au milieu de la famille philosophique, et qui reçoit les hommages et le tribut de l'admiration de tous. Car, vous le savez, toute la science humaine et même toute la sagesse terrestre se résument, au moyen âge, dans le grand nom d'Aristote. Il m'a paru que cette page poétique était une image assez exacte de l'histoire de notre Congrès, du moins dans la phase où il est parvenu jusqu'à présent. Nous aussi, nous avons, sous l'habile direction de maîtres éminents, parcouru de vastes domaines dans lesquels nous avons rencontré des noms illustres et des savants distingués, et maintenant, si nous voulons voir le vrai maître de ceux qui savent, il nous faut, à notre tour, lever les yeux plus haut que l'horizon de la science humaine, et regarder du côté de cette chaire sublime où le Père commun de tous les fidèles, assis au milieu de la famille catho-

(1) Nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos confrères l'éloquent discours prononcé par notre éminent confrère M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, dans la séance solennelle de clôture du Congrès bibliographique international.

lique, reçoit le tribut de la vénération et de l'admiration du genre humain. (Applaudissements.)

Il nous appartenait, Messieurs, à plusieurs titres, de nous associer à ces hommages : catholiques, nous le devons à notre Père ; hommes d'études, au Maître du savoir, et enfin, membres de la Société bibliographique, à Celui qui a toujours été le protecteur et le promoteur bienveillant de cette Société, et qui assigne à tous les catholiques le but que cette Société s'est assigné, à savoir : mettre les catholiques à la tête du mouvement intellectuel de notre siècle. Pour toutes ces raisons, il était juste que ce Congrès ne se terminât point sans que nos vœux et notre amour filial se tradussent dans une suprême expression de dévouement et d'admiration envers notre Père à tous. Je regrette seulement que cette tâche redoutable ait été confiée à l'un des moindres d'entre vous, à celui que notre cher Président, qui se trompe si rarement, a appelé tantôt, par erreur, un maître dans l'art de la parole. (Applaudissements.) Vous n'aurez que trop l'occasion de constater que je ne suis pas un de ces maîtres, ou que je ne dois ce titre qu'à la sympathie indulgente de mon excellent ami M. de Beaucourt. (Applaudissements.)

J'apporte ici, Messieurs, les balbutiements incorrigibles du verbe germanique, et de plus, le trouble bien naturel d'un homme qui n'a jamais affronté un si brillant auditoire. Ce trouble est dû exclusivement, croyez-le bien, à mon insuffisance, dont j'ai le sentiment très profond, et je ne veux nullement dire que je me défie de votre sévérité, car depuis que je suis ici, j'ai eu tant de témoignages de prévenante hospitalité, que je garderai toujours un long et charmant souvenir du beau pays de France. (Applaudissements.)

Messieurs, pour bien apprécier le rôle de Léon XIII et la mission de la papauté dans notre temps, il importe de nous représenter les besoins de cette époque, et de voir quels sont les maux auxquels la papauté doit porter remède. Vous savez quelle situation nous avait léguée le XVIII^e siècle. Il s'était persuadé qu'il en finirait avec l'Église. Il l'avait écrasée sous le poids des volumes de l'*Encyclopédie* ; il l'avait percée des traits acérés du ridicule ; il l'avait dénoncée aux populations comme une puissance de ténèbres et d'oppression, et au cri de : « Écrasons l'infâme ! » poussé par l'homme que l'on a justement nommé l'infamie personnifiée, deux générations s'étaient ruées à l'assaut de la sainte Église catholique. Le résultat de tous ces efforts

était facile à prévoir. Lorsque la Révolution éclata, l'Église fut sa première victime. Les prêtres montèrent sur les échafauds, les autels furent renversés, les églises fermées, le culte du Dieu vivant supprimé, et le souverain pontife, arraché à sa capitale, traîné à travers une partie de la France, vint expirer sous les yeux de ses bourreaux. Et lorsque les dernières heures de ce siècle sonnaient, on enterrait le dernier des papes, et l'on se disait que l'Église avait vécu.

Mais, Messieurs, cette fois-ci, la parole était à Dieu, et Dieu prononça de nouveau la parole que l'Église, dans l'office de Pâques, redit tous les ans : « *Resurrexi et adhuc tecum sum, alleluia* : J'ai ressuscité, je suis encore avec toi. » Le 29 août 1799, Pie VI était mort à Valence, gardé à vue par ses bourreaux ; le 9 novembre de la même année (il ne me plaît pas d'appeler cette date, d'après le jargon républicain, le 18 brumaire), le 9 novembre de cette même année, un soldat de fortune que la Providence avait fait venir du fond de l'Orient renversait la Révolution, s'installait à sa place, relevait les autels, rouvrait les églises, rappelait le clergé, et signait avec l'Église catholique ce Concordat fameux contre lequel se sont brisés pendant près d'un siècle tous les efforts des démolisseurs. (Applaudissements.) Et lorsque le Cyrus moderne voulut, à son tour, devenir persécuteur, alors la Providence intervint de nouveau. Pendant que sa grande victime, Pie VII, prenait le chemin de Fontainebleau à Rome, au milieu des acclamations des peuples, Napoléon prenait le chemin de Fontainebleau à Sainte-Hélène, en passant par les plaines sanglantes de Waterloo.

Il semblait que tout allait revivre.

Tandis que la France courait au devant de son ancienne dynastie, et que les princes de l'Europe orientale signaient la sainte Alliance, on voyait l'Église catholique commencer le cours de ces conquêtes prodigieuses qu'elle a faites, depuis le commencement de ce siècle, parmi toutes les nations du monde. Des conversions éclatantes se produisaient ; les encyclopédistes trouvaient un héritier inattendu et plus éloquent dans l'homme qui s'appelait Chateaubriand et qui écrivait *le Génie du Christianisme*. La philosophie et la poésie étaient fières de leur titre de catholiques, et on entendait la voix de Victor Hugo et de Lamartine qui chantaient, au début de ce siècle, à la religion et à la foi, des hymnes que le genre humain n'oubliera pas. En un mot, on eût pu croire qu'un grand siècle allait s'ouvrir, et que le

xix^e siècle, à l'instar du XIII^e et du XVII^e, serait un grand siècle catholique.

Hélas! Messieurs, nous qui, au déclin de ce siècle, sommes assis sur ses ruines, et qui voyons son soleil se coucher dans des nuages de sang, avec quel sentiment d'amertume nous devons envisager ces belles espérances brisées, et quel deuil doit remplir notre cœur au souvenir de ce que le poète appelle « le néant d'un avenir passé! » Comment se fait-il que tant de florissantes espérances aient été déçues, et que ce siècle, qui s'annonçait comme un siècle de foi et de religion, comme un siècle d'espérance et d'amour, soit devenu le triste siècle dans lequel nous avons vécu? C'est que l'esprit de la Révolution n'était pas mort. Domptée, humiliée et obligée de se cacher devant l'explosion de l'indignation publique, la Révolution couvait sous la cendre dans le secret des loges, où les vétérans de l'incrédulité nourrissaient son esprit comme les Vestales de l'antiquité nourrissaient le feu sacré. Et là, obligée de changer de masque, parce qu'elle n'aurait pas pu se remonter aux générations, du moins dans les premières années, sous son véritable aspect, la Révolution inventa une idole nouvelle pour séduire le genre humain. Au XVIII^e siècle, elle avait dit : « Raison » ; au XIX^e siècle, elle imagina de dire : « Liberté ». Sous ce nom de liberté, que d'attentats à la liberté humaine se sont commis ! et comme on pourrait redire le mot célèbre de M^{me} Roland montant à l'échafaud : « O liberté, comme on t'a jouée! » (Applaudissements.)

Sous ce nom de liberté, on a colporté pendant trois générations la doctrine de la servitude par excellence, la doctrine en vertu de laquelle l'Église a été réduite à un esclavage honteux, et en vertu de laquelle l'homme a été privé de tous les droits de sa conscience et de sa raison, pour n'être plus que le vil instrument des sociétés secrètes et des ennemis de son Dieu. On appelait cela le libéralisme; les hiérophantes du parti disaient plus pompeusement : le droit nouveau. On se gardait bien d'avouer que le droit nouveau était une protestation vivante contre le droit ancien des peuples chrétiens, c'est-à-dire contre l'Église qui en est la source. Au contraire, on proclamait bien haut que le droit nouveau respectait la liberté des cultes et la liberté de conscience, mais enfin, ce n'était pas sa faute s'il rencontrait si souvent l'Église sur son chemin! ce n'était pas sa faute s'il était obligé si souvent de combattre une puissance qui ne tendait à rien moins qu'à l'asservissement du monde, et qui empiétait si souvent sur les droits de la

liberté! Or comme on donnait à l'idole et à ses suppôts tous les droits humains et divins, il était inévitable que, chaque fois que l'Église en réclamait seulement un peu, elle fût considérée comme voulant empiéter sur les droits sacrés et imprescriptibles de la liberté humaine. (Applaudissements.)

Les siècles futurs, Messieurs, auront le droit de s'étonner de la facilité avec laquelle la grossière imposture du libéralisme a été accueillie par les générations de notre siècle, non seulement chez les ennemis de l'Église, mais encore chez ses propres enfants. Car enfin, n'est-ce pas rappeler l'histoire contemporaine que de dire ici jusqu'à quel point les doctrines nouvelles pénétrèrent dans les rangs de l'Église catholique? Oui, le libéralisme avait atteint l'Église elle-même; il l'avait paralysée dans ses forces vives, et l'on pouvait prévoir, pour peu qu'il continuât ses ravages, qu'il réaliserait, par des moyens pacifiques, ce que la Révolution, sa mère, n'avait pas obtenu par les moyens violents. Elle n'avait pas pu, à force de couper les têtes, amener le triomphe; lui, il comptait y parvenir en les tournant, et puis, en définitive, il gardait toujours la ressource de couper toutes celles qui ne se seraient pas laissées tourner. (Applaudissements.)

La civilisation était en bonne voie de périr si la Papauté, gardienne infailible du dépôt de la vérité, n'avait élevé la voix, et si Rome, seule préservée, par une espèce de quarantaine providentielle, de l'infection du virus libéral, n'avait pas sauvé le monde. La mission de la papauté au XIX^e siècle apparaît ici éclatante. Elle consistait tout d'abord à préserver, ou du moins à guérir l'Église elle-même du mal dont elle avait déjà été atteinte, à expulser de son sein le libéralisme, fils de la Révolution, puis, ayant régénéré l'Église, et lui ayant rendu sa fécondité première, à guérir la société civile, à y rétablir l'harmonie, et à la réconcilier avec l'Église catholique.

La première partie de cette tâche, Messieurs, vous le savez, a été remplie avec un courage héroïque, avec une vigueur surhumaine par deux grands hommes qu'il suffit de nommer : Grégoire XVI et Pie IX. Il me serait doux de pouvoir tracer ici les traits de ce dernier, surtout de redire la douceur intrépide, la résignation sublime avec laquelle il a tenu tête, pendant une carrière longue et remplie d'amertumes, à toutes les épreuves. J'aurais pu montrer avec quelle vigueur l'un et l'autre luttèrent le bon combat de la vérité contre l'erreur. Je me bornerai à rappeler que leurs deux encycliques, l'encyclique *Mirari*

vos de 1832, et celle de Pie IX, en 1864, mirent fin à l'hérésie libérale au sein de l'Église catholique. Et, comme l'erreur continuait de protester et ne voulait pas se rendre, la proclamation du dogme de l'infaillibilité vint mettre le sceau à l'enseignement des papes, en convertissant les doctrines et les affirmations contenues dans le *Syllabus* et dans l'encyclique en autant d'axiomes catholiques. Si bien qu'il ne pouvait plus y avoir, désormais, de catholiques libéraux, non plus que de catholiques hérétiques, les deux termes se valant et se couvrant l'un l'autre. (Applaudissements.)

Mais il ne suffisait pas de guérir l'Église ; il fallait, maintenant, guérir la société civile, et cette tâche pouvait sembler une irréalisable chimère, au moment où Pie IX venait de mourir. Comment réconcilier entre elles deux puissances qui venaient de mener, pendant des générations entières, une guerre qu'on pouvait, à juste titre, appeler la guerre inexpiable ? Comment ramener à l'Église une société civile qui, depuis longtemps, protestait contre elle, et qui croyait avoir acquis de nouveaux titres à sa haine ?

Il eût fallu, évidemment, toutes les ressources d'un génie puissant et d'une volonté ferme : le génie, pour entrevoir la mission de la Papauté ; la volonté, pour oser et pour pouvoir la réaliser dans tous ses points. Si l'on s'était demandé, à cette date, quel serait l'homme providentiel capable de remplir cette grande tâche, on se le serait figuré, ce pacificateur sublime, sous les traits d'un personnage qui, venu pour réconcilier deux mondes, aurait fondu, dans un ensemble harmonieux, leurs traits les plus opposés, en même temps que les plus caractéristiques. Il aurait été l'homme du passé par son inviolable attachement à toutes les grandes traditions ; il aurait été l'homme du présent par la largeur des vues, et par son intérêt sympathique pour tous les côtés élevés de notre temps. Il aurait fait voir au monde la Papauté, non pas comme l'institution surannée qui, au dire de ses ennemis, traîne à travers le XIX^e siècle une existence depuis longtemps condamnée à la mort, mais comme le principe civilisateur éternellement vivant et agissant au sein de la société, et qui, même à son insu, souvent même malgré elle, lui communique la chaleur et la vie d'une action surnaturelle. Sa physionomie aurait présenté tous les traits de la Papauté traditionnelle, mais il les aurait fondus avec tous les traits de ce qu'il a plu à certains d'appeler un pape moderne ; en un mot, il aurait été ce qu'il est en réalité, car toutes ces conditions que

devait présenter en 1878 le sauveur attendu, nous les admirons, Messieurs, dans la personne sacrée et dans les traits vénérables du Souverain Pontife Léon XIII. (Applaudissements.)

Dans Léon XIII, la Papauté apparaît, en effet, comme l'incarnation de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la société actuelle. Il est la plus haute expression de la grande culture intellectuelle de notre temps ; il est, comme on l'a rappelé récemment parmi nous, le maître des idées ; il s'est emparé de la maîtrise des idées non seulement sur le terrain théologique et religieux, mais sur tous les autres terrains de la pensée et de la science. Léon XIII est, de plus, le pacificateur par excellence. Tout, en lui, atteste le pacificateur. Pas une discussion doctrinale, pas un accent de polémique religieuse ne retentit sur ses lèvres. Il vient clore l'ère des discussions, il ouvre l'ère des affirmations sereines et triomphantes. Pie IX, son glorieux prédécesseur, a tracé le syllabus des erreurs modernes, et cette tâche n'est plus à refaire, puisqu'elle est définitive ; lui, il semble qu'il soit venu pour écrire, à son tour, le syllabus des vérités éternelles. Léon XIII vient non pas pour réconcilier l'Église avec le monde moderne, car l'Église ne s'est jamais brouillée avec lui, mais pour réconcilier le monde moderne avec l'Église, qu'il a follement abandonnée dans un jour d'égarement, et dont il a plus besoin que jamais. Lui bien faire comprendre sa détresse, et lui montrer ensuite la main miséricordieuse qui tient tout prêt le remède à ses maux, voilà la pensée maîtresse des enseignements de Léon XIII. Son apologétique a des caractères entièrement nouveaux ; il ne présente pas les vérités d'ordre religieux au monde sous leur aspect traditionnel, et, si je puis ainsi parler, sous leur ancien costume ecclésiastique ; il les dépouille de ces dehors sévères pour les envoyer, légères d'allure et élégantes de forme, dans un monde qui, depuis longtemps, n'est plus habitué à les entendre et à les voir.

La frivolité contemporaine ne sait plus saisir que le côté temporel des questions éternelles : c'est sur ce côté que le pape insiste, en lui faisant voir la haute valeur sociale de toutes les solutions que l'Église en donne.

Messieurs, il est beaucoup d'esprits, dans notre temps, qui sont fermés aux idées religieuses, mais qui ont gardé cependant un sentiment intime et profond des besoins de la société moderne ; ils y pensent et ils y réfléchissent douloureusement, et, lorsqu'ils entendent le Pape

leur offrir les solutions que l'Église catholique possède de ces problèmes, ils ne peuvent pas ne pas l'écouter, parce que la Papauté, cette fois, a trouvé le chemin de leurs intelligences. C'est ainsi que Léon XIII ramènera au pied des chaires des apologistes, des auditeurs qui étaient depuis longtemps habitués à les désertier. (Applaudissements.)

Mais Léon XIII n'attend pas que le monde désabusé revienne spontanément à l'Église, il fait plus : il va au devant de lui. On dira, on a dit même que la Papauté traverse une période d'humiliations, que cette voix hautaine, qui retentissait avec tant d'éclat à l'époque des Boniface VIII et des Innocent III, parle aujourd'hui un langage bien caressant aux puissances de la terre. Messieurs, c'est se préoccuper singulièrement de la dignité du souverain Pontife. D'abord, fût-il vrai que le Pape parlât le langage si humble qu'on lui attribue, il ne dérogerait en rien à courir après les brebis perdues : il ne ferait que suivre l'exemple de son divin Maître. (Applaudissements). Mais, n'est-il pas faux de soutenir que le Pape soit obligé de faire des avances et d'user de compromissions ? Léon XIII peut se montrer conciliant : c'est un droit qui appartient au vainqueur, et Léon XIII est un vainqueur. Il couche sur le champ de bataille ; il occupe les positions conquises par Pie IX, et, s'il traite avec les puissants de la terre, il traitera, comme disent les diplomates, sur la base de *uti possidetis*. Il ne livrera pas le dogme de l'Infaillibilité, ni les déclarations des encycliques, en échange de la cessation des hostilités. S'il a la paix, il aura la paix avec l'honneur, comme s'exprimait lord Beaconsfield en rentrant du Congrès de Berlin. Ses amis le savent et y comptent, et ses ennemis l'apprendront une fois de plus, à leur confusion ! (Applaudissements).

Voulez-vous, Messieurs, la preuve que cette attitude de la Papauté n'est pas de la faiblesse, que cette générosité avec laquelle Léon XIII fait appel aux puissants n'est pas dictée par les calculs de la prudence humaine ou par la détresse de l'Église ? Eh bien ! regardez le Pape en face ceux qui sont ses véritables et irréconciliables ennemis...

Messieurs, notre société porte dans ses flancs une secte maudite, une société à rebours, qui est la négation de toute société, une église de Satan, dont la seule raison d'être est la guerre à l'Église de Dieu : vous avez deviné la Franc-Maçonnerie... A l'heure qu'il est, et depuis plusieurs générations, elle travaille, dans tous les pays du monde, à la destruction, non pas seulement de l'Église catholique, mais aussi de toute espèce de civilisation... Elle dispose du pouvoir dans la plupart

des pays de l'Europe ; bien plus, elle assiège le Pape au Vatican et le tient prisonnier... Est-ce que Léon XIII désarme vis-à-vis de cette secte qui a en quelque sorte le poignard levé sur son cœur ? Eh ! non, vous le savez bien, il la dénonce au genre humain ; il projette de loin, sur le monstre qui s'agite dans les ténèbres, de puissants faisceaux de lumière. Le Pape fait plus, ... j'emprunterai les vers de votre poète pour le dire : le Pape

Pousse au monstre, et d'un trait lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

(Applaudissements.)

L'encyclique *Humanum genus*, Messieurs, a été le cri d'alarme poussé par le Pape pour appeler les chrétiens à la rescousse contre la Franc-Maçonnerie. Et ce cri d'alarme a été entendu, et ce cri d'alarme produira des résultats ; il commence déjà à en produire, et il en produira encore bien plus dans l'avenir. Le monde n'ignore plus à quel ennemi il a affaire, car la Franc-Maçonnerie, isolée et démasquée, apparaît dans une lumière impitoyable, et, désormais, les chrétiens savent où porter leurs coups. Le Saint-Père a laissé le fer dans la plaie ; eh bien ! c'est à nous, Messieurs, à l'enfoncer jusqu'à la garde, afin que la secte infâme qui s'est repue du sang des justes périsse, écrasée sous nos pieds et noyée dans son fiel. (Applaudissements.)

Ce n'est donc pas du tout une capitulation ; c'est une paix honorable et glorieuse pour l'Église que le Pape offre aux puissants de la terre, et dont il excepte formellement les adversaires sans moralité auxquels il refuse le titre de belligérants. Cette paix sera-t-elle acceptée ? Oui, j'ose le dire, les nations accepteront les offres qui leur viennent du Saint-Siège. Asservies aux Loges, elles ont pu combattre leur Père, mais, désabusées, elles reviendront à lui, et demanderont pardon à Dieu et aux hommes de l'avoir combattu. Oui, lorsque les nations hypnotisées par les opérateurs maçonniques sortiront de leur léthargie pleine de suggestions honteuses, leur indignation contre les séducteurs ne connaîtra pas de bornes, et il faudra encore une fois, pour y mettre fin, que la Papauté intervienne comme la puissance modératrice. Je crois que le réveil est proche, et qu'il n'y a aucune passe magnétique qui puisse longtemps maintenir les nations dans l'inconscience. Et pourquoi ? parce que des événements plus forts que tous les endormeurs prennent aujourd'hui la parole, et que, faisant écho à la voix du Pape, ils crient au genre

humain qu'il est temps d'enrayer, et que l'on va droit aux abîmes en continuant ainsi. Est-ce que je m'abuse, Messieurs, en me figurant que les nations et les pouvoirs publics reviendront à l'Église ? Je ne le crois pas. Nous sommes aujourd'hui à la veille du centenaire de 1789, et nous constatons la banqueroute de la Révolution. C'est chose étonnante combien, dans l'histoire de notre temps, ces deux termes de révolution et de banqueroute s'appellent fraternellement l'un l'autre. (Rires et applaudissements.)

Banqueroute et révolution sont, en quelque sorte, les deux gémeaux du ciel révolutionnaire. Ce n'est pas moi qui ai l'irrévérence de le dire, ce sont les fils, comme aussi les pères de la révolution elle-même qui le proclament. La révolution ne faisait que de naître, lorsque son plus grand orateur brandissait au-dessus de sa tête l'épouvantail de « la hideuse banqueroute. » Il ne s'agissait pour lors, vous le savez, que de la banqueroute financière, mais vous savez aussi jusqu'à quel point la prophétie a été réalisée dans tous les autres domaines. Aujourd'hui, ce n'est plus d'une banqueroute financière, c'est d'une banqueroute morale et politique, c'est d'une banqueroute sociale qu'il s'agit, et c'est, encore une fois, un fils de la Révolution qui le constate. Dans l'organe le plus autorisé, je pense, de ce pays-ci, dans la *Revue des Deux Mondes*, voici comment s'exprime un familier de ce recueil, M. Émile Montégut, qui, à la date de 1871, a eu le courage de prononcer de nouveau le mot redoutable et fatal.

« Ce que nous pensons tout bas, les uns en se soumettant docilement à la vérité, les autres en rechignant contre les clartés de l'évidence, c'est que la banqueroute de la Révolution française est désormais un fait accompli, irrévocable. Il n'est pas une seule de ses promesses que la Révolution n'ait été impuissante à tenir. » Et, tout récemment encore, car le mot a été plus d'une fois répété, le prince des sophistes contemporains disait à peu près la même chose. « Il n'est pas impossible, écrit M. Renan dans la préface de son histoire d'Israël, il n'est pas impossible que, fatigué des banqueroutes répétées du libéralisme, le monde ne redevienne encore une fois chrétien. » (Rires.)

Vous savez, Messieurs, que cette banqueroute a trouvé un historien, M. Taine, qui, lui-même enfant de la révolution, a fait l'inventaire de la succession maternelle. Vous savez aussi comment les héritiers crient et protestent, parce qu'ils prétendent qu'on leur cache des trésors. Quoi qu'il en soit, voilà donc la situation de la Révolution au mo-

ment où elle va s'apprêter à célébrer son centenaire. Est-elle, Messieurs, en droit de demander encore au genre humain qu'il lui abandonne ses destinées ?

En présence de la banqueroute de la Révolution, je voudrais tracer le tableau de l'ordre magnifique, du calme surnaturel et de la paix profonde qui règnent au sein de l'Église catholique. Ah ! c'est là que l'humanité a trouvé sa voie véritable, et elle n'a pas besoin d'aller la demander aux fabricateurs de constitutions. Elle a là sa constitution éternelle, une constitution qui n'est pas sujette à révision, et qu'elle accepte avec joie, bien qu'elle ne l'ait pas faite, ou, pour mieux dire, parce qu'elle ne l'a pas faite. Là, il n'y a pas de conflit entre l'autorité et la liberté, parce que l'obéissance est libre, parce que l'autorité est aimée, parce que celui qui est dépositaire de l'autorité éternelle porte le nom de père. Là, il n'y a pas de conflit entre ceux qui possèdent et ceux qui convoitent, parce que vous n'êtes riches que pour donner, et que vous n'êtes pauvres que pour recevoir. (Applaudissements.)

Là, tous les vrais biens appartiennent à tous, et il n'y a de déshérité que celui qui veut bien l'être. Et, bien qu'elle n'ait en vue que l'éternité, l'Église réalise encore, sur le seul terrain des choses temporelles, tous les biens imaginables. Qui le dit ? C'est Léon XIII lui-même, et il ne fait, en somme, que répéter la parole de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tous les autres biens vous seront donnés par surcroît. » — « Œuvre immortelle de Dieu miséricordieux, dit Léon XIII, l'Église a pour mission propre de procurer à ses enfants le salut éternel et la félicité céleste ; et cependant, elle est si féconde en bienfaits dans le seul domaine temporel, qu'elle ne pourrait l'être davantage, même si elle était instituée en vue du bonheur terrestre. » Je constate en passant, c'est le même langage qu'a tenu, il y a un siècle, un de ceux que la Révolution a souvent revendiqué comme un de ses ancêtres. Voici en propres termes ce que dit Montesquieu dans *l'Esprit des Lois* : « Chose admirable, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ! »

Messieurs, j'en suis convaincu, entre la banqueroute de la Révolution française et les promesses éternelles que fait l'Église catholique, le genre humain n'hésitera pas. Est-ce que ce sont ici de vaines conjectures et des espérances à longue échéance ? Non, Messieurs. Si

j'en avais eu le temps, j'aurais voulu vous tracer ici un aperçu de ce qui, depuis l'avènement heureux de Léon XIII, s'est passé non seulement en Europe, mais dans le monde entier. J'aurais voulu vous montrer quel étonnant revirement s'est produit dans les dispositions du genre humain vis-à-vis de la papauté et de l'Église; j'aurais voulu dire comment se sont dispersés tous ces joyeux bataillons qui, il y a quelques années à peine, montaient de nouveau à l'assaut de l'Église, au cri de : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » J'aurais voulu vous dire ce qu'est devenu le Kulturkampf, ce qu'est devenue la secte des vieux catholiques, ce que sont devenus les préjugés de M. Gladstone qui écrivait, il y a quelques années, une brochure contre le vaticanisme, et qui, aujourd'hui, tourne autour du Vatican, cherchant une porte dérobée pour y entrer, et pour aller supplier le pape d'intervenir dans les affaires de son pays. (Applaudissements.)

Je me bornerai à ces deux faits. D'un côté, dans l'ordre religieux, un immense mouvement de retour vers Rome se produit. De religions, il n'y en a que de deux espèces : celles qui sont assises dans l'engourdissement et dans les ténèbres de la mort, et celles qui marchent. Parmi les religions qui marchent, il y en a une qui marche vers l'éternité, c'est la sainte Église catholique; et il en est d'autres encore qui marchent, et qui marchent dans la direction de Rome. Oui, il y a à l'heure qu'il est des religions qui s'ébranlent à la voix du Pape et qui gravitent dans la direction de la chaire romaine; il me semble entendre le genre humain qui se lève pour répondre à l'appel de Léon XIII, et répéter, en le modifiant, le cri de la révolution italienne : *Andremo a Roma santa*; nous irons à Rome, nous irons à la chaire de Pierre; nous irons à celui qui a les paroles de la vie éternelle ! (Applaudissements.)

Dans l'ordre politique et social, Messieurs, le développement de la puissance pontificale est peut-être plus prodigieux encore. N'est-ce pas une chose admirable que de constater jusqu'à quel point la Papauté, asservie par les Loges, emprisonnée par les sbires de la Révolution italienne, la Papauté dépouillée de tout, agit aujourd'hui dans le domaine de l'intelligence, dans le domaine social, dans le domaine politique? Le Pape est le seul souverain dont le pouvoir peut se dire véritablement universel. Le Pape (je ne parle pas maintenant de sa puissance religieuse, je parle simplement de l'action qu'il exerce en matière sociale et politique), le Pape, aujourd'hui, sur le seul

terrain des questions politiques, est plus obéi en Irlande que la reine Victoria, en Pologne que le czar Alexandre, et en Prusse que M. de Bismarck. (Applaudissements.)

L'attention et la sollicitude du pape sont appelées sur toutes les questions qui préoccupent le monde : sur les questions économiques aux États-Unis, agraires en Irlande, militaires en Prusse, scolaires en France et en Belgique. Il n'est rien à quoi la papauté reste étrangère : toutes les causes sont portées devant elle, et le genre humain lui demande de les trancher en dernier appel. C'est le Pape qui mettra fin au long procès qui se débat entre l'Irlande et l'Angleterre depuis trois siècles, et si la question irlandaise doit être tranchée, et si la paix doit être faite entre la nation des martyrs et la nation des bourreaux, c'est au Vatican qu'elle sera signée, sous les yeux de Léon XIII ou sous les yeux de son successeur. (Applaudissements.)

Le Pape a vu les chevaliers du travail porter devant lui leur cause, et de la sentence qu'il a été appelé à rendre sur cette grave question, a dépendu, en grande partie, la paix intérieure et l'avenir des États-Unis. Le Pape a vu l'Allemagne et l'Espagne lui demander la solution définitive de leurs débats internationaux; il a siégé comme un arbitre tout-puissant entre ces deux grandes puissances, et il a renouvelé le spectacle, d'autres ont dit : le scandale d'un Pape qui, en plein XIX^e siècle, tout comme, au XV^e siècle, le pape Alexandre VI, partage la terre entre les nations et dispose des pays. (Applaudissements.)

Et me permettez-vous de l'ajouter, Messieurs (j'espère pouvoir le faire sans offusquer votre patriotisme), il a dépendu du Pape d'effacer d'un trait de plume le protectorat séculaire de la France dans l'Extrême-Orient. Mais le patriotisme français peut se rassurer, la fille aînée de l'Église n'a que des bienfaits à attendre de la main paternelle qui a écrit l'Encyclique *Nobilissima Gallorum gens*.

Messieurs, que signifie donc ce grand revirement de la politique européenne? que signifie ce changement d'attitude des puissances? Croit-on, par hasard, qu'il faille n'y voir que le résultat d'un caprice passager? Non : de tous ces événements se dégage une leçon bien autrement solennelle, bien autrement instructive. Les puissants de la terre comprennent qu'ils ne possèdent plus les consciences; les puissants de la terre, dépouillés du prestige surhumain que leur donnaient autrefois les bénédictions de l'Église, s'aperçoivent qu'ils ont cessé de parler aux âmes, et qu'ils ne s'appuient plus que sur la force brutale. Les

États et les gouvernements qui portent le fardeau des grandes responsabilités sentent le sol se dérober sous eux, et alors, voyant qu'il y a encore au monde une autorité, la seule autorité morale qui reste debout, comme s'exprimait le *Journal des Débats* récemment, ils invoquent son patronage, et ils poussent le cri d'alarme vers Celui qui marche sur les flots de la mer. Voilà ce qu'ont gagné à la laïcisation ceux qui, depuis un siècle, travaillent à extirper le dernier caractère religieux que portent encore les puissances civiles : ils ont travaillé pour l'Église et pour le pape, et, à l'heure qu'il est, il y a quelqu'un, là-haut, qui peut se rire d'eux, selon le langage des Livres saints. (Applaudissements.)

Ainsi tout, à la fois, contribue à l'exaltation de la chaire romaine. A l'heure qu'il est, comme l'astre du monde, la papauté s'élève vêtue de gloire et rayonnante au-dessus de notre horizon, répandant tous les jours plus de bienfaits, jouant tous les jours un rôle plus éclatant et plus lumineux. Le spectacle prodigieux des fêtes jubilaires est là pour donner toute sa signification à ce grand événement, et pour indiquer aussi la direction dans laquelle marche l'avenir. Et ce spectacle est si grand, qu'il a ébloui jusqu'à ceux qui y assistaient, si je puis ainsi parler, les yeux fermés. La philosophie qui se proclame indépendante a dit, par la bouche de M. Barthélemy Saint-Hilaire : « Le monde n'a jamais rien vu de pareil ; il n'est pas trace dans l'histoire d'un hommage aussi universel rendu à une puissance purement spirituelle, par tous les peuples de la terre et par toutes les croyances sans distinction. » (Applaudissements.)

Eh bien ! Messieurs, ce prestige surhumain que la papauté a conquis, et qu'elle doit surtout à Léon XIII, ce prestige continuera d'entourer le Vatican, même lorsque Léon XIII n'y sera plus. Les papes acquièrent pour la papauté, et Pierre est l'héritier de tous ses successeurs. La majesté sans pareille qui est aujourd'hui l'auréole du pape prisonnier est un bien de main morte, dont aucune législation humaine ne peut empêcher l'accroissement indéfini. Que Léon XIII ait encore une longue et glorieuse carrière, comme nous l'espérons, ou qu'il nous soit enlevé demain, et qu'à sa place, selon sa belle expression, siège un autre Léon, toujours est-il que le Pape continuera de recevoir les hommages du genre humain, et de diriger la Papauté, et de présider aux destinées du monde.

M. le Président a prononcé, au commencement de cette séance, une

parole d'espérance ; je veux terminer comme il a commencé. Je termine par cette parole d'espoir, d'abord parce que je considère que, dans les heures sombres que nous traversons, nous avons déjà assez de tristesse, parce que l'espérance est une vertu théologale, et parce que la tristesse était, à très juste titre, considérée par nos ancêtres comme un péché capital ; ensuite, parce que l'espérance vit et palpite puissamment dans mon cœur, et parce que ce que je vais dire est l'expression de sa conviction la plus ardente. Oui, Messieurs, un grand avenir se prépare pour l'Église catholique ; oui, malgré les tristesses de l'heure présente, l'Église catholique marche vers de glorieuses destinées. Un souffle victorieux agite ses étendards, une aurore éblouissante se lève. Le pape Léon XIII, placé au sommet du monde, en est déjà tout illuminé, et, sur son front, nous voyons briller la splendeur joyeuse de ce jour qui est proche. Il en est ainsi dans les vallées des Alpes : souvent, la nuit couvre encore de ses ténèbres les vallées profondes, et déjà le voyageur, en levant les yeux, salue la lumière du jour qui dore les cimes immaculées de la Jung-Frau. (Applaudissements prolongés.)